

TROIS QUARTS D'HEURE AVEC ELLE

Pour y avoir vécu quelques années j'ai toujours gardé un attachement particulier à cette partie du sud de la France qui n'a pas encore le snobisme de la Côte d'Azur, la Drôme Provençale. Quand j'ai vu sur Facebook un *salon* intitulé « les amis de la Drôme », je m'y suis inscrit, un peu par curiosité, un peu pour me donner l'impression d'y avoir toujours un lien sentimental. Je n'y étais qu'un abonné passif jusqu'à ce que j'y voie des commentaires surprenants. Plutôt que vanter les effluves de la lavande et la douceur du nougat de Montélimar, une qui se faisait appeler « Florette », donc apparemment adepte de Marcel Pagnol, se permettait de se lamenter de l'air brulant du mois de juillet et de la violence du Mistral. Inadmissible pour une méridionale ! Je n'avais pas résisté à l'envie de répliquer et de rappeler que pour ma part tous ces éléments constituaient le charme si puissant de cette région. Commença alors un échange de répliques plus ou moins acerbes mais qui, au et à mesure, perdirent de leur antagonisme pour arriver à la constatation que, finalement, en fonction des saisons, les deux points de vue n'étaient pas si éloignés que ça. Un calme après la tempête qui nous permit d'aborder d'autres sujets moins conflictuels. Quand elle évoquait Pagnol, je devinais presque l'accent du midi. « *Avoir l'accent, c'est chaque fois qu'on cause, parler de son pays en parlant d'autre chose.* » dit le poète de là-bas. Peut-être qu'en écrivant ça se ressent aussi. Avait-elle ressenti mon accent parigot ?

C'est en évoquant les surprises que peuvent réserver ces relations sur les réseaux sociaux que j'avais, à tout hasard, évoqué l'idée d'une rencontre physique. Elle n'avait pas semblé hésiter en l'acceptant et en me laissant proposer un lieu dans ma ville ; elle disait beaucoup voyager et qu'elle aurait certainement l'occasion d'y passer. Je lui laissais le choix du moment en fonction de ses déplacements. Le café-restaurant de la place Kleber, où j'allais parfois prendre mes repas du soir quand j'étais seul, ne lui avait pas posé de problème. Le jour qu'elle m'avait dit pouvoir venir je m'y étais rendu, un peu à l'avance pour qu'elle puisse me trouver dans la salle puisse qu'elle avait de moi une photo récente. Moi, je n'avais aucune idée de ce à quoi elle pouvait ressembler puisqu'elle n'avait pas mis de photo ni sur Facebook, ni sur Messenger, et qu'elle s'obstinait à refuser de m'en transmettre une par voie privée. Excès de pudeur que je pouvais comprendre puisque c'est aussi ma marotte : sur ces sites j'ai mis une photo de ma toute jeune enfance de sorte qu'uniquement ceux qui m'avaient connu à cet âge avaient une chance de me reconnaître. C'est parce qu'elle avait assez insisté que, de mon côté, je lui avais envoyé la mienne prise à l'occasion des dernières vacances. A cet égard, nous ne sommes donc pas à égalité.

Je sirote tranquillement un café en l'attendant. Pas vraiment inquiet mais curieux de savoir quel genre de femme je vais voir arriver car, selon les messages qu'elle m'a envoyés, je peux m'attendre à tout. Je crois rêver : c'est Sharon Stone qui entre dans ce bistrot. Sa chevelure blonde s'anime un peu quand ses yeux bleus parcourent la salle, visiblement à la recherche de quelqu'un. Mon cœur s'arrête quand ils se posent sur moi et que son visage grave s'illumine soudain d'un sourire à faire craquer un évêque. Les yeux écarquillés, je reste scotché sur ma chaise alors que vraisemblablement je devrais aussi lui sourire et me lever pour l'accueillir. Car c'est une évidence, c'est bien vers moi qu'elle

se dirige. Enfin debout, je lui tends maladroitement la main. Elle pose quand même la question : « Gabriel ? ». Un sourire que j'essaie d'être chaleureux est ma seule réponse. Plus rapide que moi, elle tire l'autre chaise et s'y assoie sans attendre que je l'y invite. Ce n'est évidemment pas Sharon Stone mais c'est quelqu'un d'aussi décidée qu'elle. La ressemblance est frappante. Je ne peux détourner mon regard, pourtant j'aurais envie de vérifier que tous les clients ici ont les yeux étonnés braqués sur cette apparition. Arrivé triomphant dans ce bistrot que je connais assez bien, je me sens soudain bien petit. Ça ne va pas être facile d'être à la hauteur de l'évènement.

« On se disait tu », commence-t-elle. La voix française, qui n'a pas l'accent du sud que j'avais cru deviner de ces messages écrits, fait oublier l'américaine. Ça me rassure. « Bien sûr » fais-je, manquant d'inspiration, « As-tu fait bon voyage ? ». Je vois qu'elle a envie d'éclater de rire. « J'habite rue Victor Hugo (*c'est juste à deux pas d'ici*) ; c'est l'avantage et l'inconvénient des relations par les réseaux sociaux ; tu n'as aucune idée de l'endroit d'où ils sont envoyés ». Voyant mon air surpris « Tu n'es pas déçu ? ». Revenant à la réalité, je réponds : « Si ! Très déçu qu'on ait tant attendu pour se rencontrer alors qu'on aurait pu chaque jour se croiser dans la rue. Que de temps perdu ! ». Puis d'ajouter ; « Tu es donc une petite cachottière. C'est bon à savoir ». Nouvelle envie réprimée d'éclater de rire de sa part. Je suis anéanti.

Ainsi j'apprends qu'elle a pioché sur Internet pour trouver des informations me concernant. Elle en sait donc beaucoup plus sur moi que moi sur elle. Puisqu'elle est quand même venue, c'est qu'elle n'a pas été trop déçue ; ça devrait me rassurer. Quant à ce qui la concerne, le mystère reste entier. Si elle ne voyage pas, que fait-elle ? Elle dit fréquenter très peu de monde mais connaître beaucoup de choses sur beaucoup de monde. Dans quel but ? « Non ! Non ! Rien à voir avec la police. En tous cas, pas jusqu'à maintenant » ajoute-t-elle en riant encore de bon cœur. Il me vient une idée ; « Ne serait-ce pas pour vendre ces infos à des annonceurs ? Certains ont fait fortune avec ce petit jeu ». « Ce n'est pas ça non plus, mais tu t'en approches ». « Pour vendre des infos croustillantes aux journaux à scandale ? ». « Tu as mis le doigt dessus. Si tu étais célèbre, tu peux être sûr qu'il y aurait demain dans la presse des révélations qui ne te plairaient pas du tout. Ce truc a un double avantage. Si une célébrité me découvre, elle est prête à payer cher pour que je me taise. Si ce n'est pas le cas, ce n'est un secret pour personne que les journaux, surtout ceux qui en vivent, sont prêts à sortir le gros chèque pour faire la Une de leur prochaine édition ». « Et avec l'allure que tu as, tu arrives à passer inaperçue pour t'immiscer dans les affaires des autres ? ». « Pas besoin. Je fais presque tout depuis chez moi. Il suffit d'avoir quelques compétences en informatique pour faire sauter les mots de passe, surtout de ceux qui se croient à l'abri. Non seulement ils utilisent des mots de passe d'une simplicité enfantine mais s'épanchent sans retenue sur tous les aspects de leur vie. Tu ne peux même pas imaginer tout ce qu'ils racontent, sans soupçonner un seul instant que quelqu'un puisse un jour en prendre connaissance. C'est effarant ! Mais ça fait bien mes affaires ». Je suis sidéré par cette désinvolture. « Ça ne te pose pas quelques questions d'ordre moral ? ». « Que veux-tu, si je ne le fais pas, d'autres le feront. Je ne suis d'ailleurs pas la seule. Je ne tue personne ». « Là, je n'en suis pas aussi sûr. Sans tuer directement, à bout portant, avec une arme, certaines délations peuvent conduire au suicide ; il y a des cas bien connus ». « Depuis deux jours je suis sur un très gros coup ; si les protagonistes se suicidaient personne ne les pleurerait ». « Raconte ». Elle regarde furtivement à droite et à gauche avant de poursuivre : « Comme tu peux imaginer, c'est plutôt d'ordre politique. Un groupuscule russe – je ne sais pas quels liens ils ont avec

Poutine - semble préparer une cyberattaque massive sur le système informatique de notre Ministère des Armées. C'est par pur hasard que je suis tombée sur une faille de leur réseau. Je n'en suis pas encore revenue. C'est la preuve que même les systèmes les plus sécurisés courent le risque d'une intrusion. Je sais que ce ministère emploie des centaines de spécialistes pour s'en protéger mais une petite dilettante comme moi peut percer la cuirasse si elle a un peu de chance. Toujours est-il que si les autorités russes venaient à le savoir, je ne donnerais pas cher de leur peau ». « Et de la tienne ? ». « Avant qu'ils me trouvent ... » tranche-t-elle. Je ne pense pas qu'elle en dira beaucoup plus sur ce sujet mais qu'il y en a d'autres qu'on pourrait aborder calmement. Je lui propose qu'on dine ici. Elle refuse prétextant avoir des choses urgentes à terminer. Elle me laisse payer l'addition – je n'en suis pas surpris – et je la suis jusqu'à la sortie du bistrot. Elle me rappelle qu'elle habite à côté et qu'il est inutile de l'accompagner. J'ai fait deux pas vers la gauche, elle vers la droite, quand j'entends quelque chose qui ressemble à trois coups de feu. Je me retourne et en même temps que je vois une BMW grise démarrer en trombe je la vois s'écrouler sur le trottoir. Je me précipite à sa hauteur mais je n'ose la toucher. Je ne vois personne alentour mais apparemment les gens dans le bistrot ont entendu les coups de feu et ont appelé police et ambulance. Ils me rejoignent presque tous, chacun y allant de son commentaire. Une éternité avant que les gyrophares et la sirène de la police s'amènent. Puis les secours. Le décès constaté, la victime est installée sur un brancard qu'on engouffre dans l'ambulance que je vois tristement disparaître. Après avoir interrogé ceux qui m'entourent, un policier m'invite à le suivre dans leur véhicule. J'y subi le premier interrogatoire, comme si c'était moi le coupable. Je réalise tout à coup que ma position va être difficile à défendre.

« Vous avez des preuves ? ». Quelles preuves ? Il n'y avait pas un chat dans cette rue. Je suis connu dans ce bistrot mais elle, c'est la première fois qu'elle y mettait les pieds. Personne ne peut imaginer quels liens il pouvait y avoir entre elle et moi. Qui d'autre peut apparaître suspect dans ce drame ? Je n'ai aucune idée de qui elle pouvait être proche. Je ne la connaissais même pas assez pour être vraiment triste. Maintenant je suis intrigué d'en savoir davantage. Ce n'est qu'en collaborant avec les flics que j'ai une chance de faire des découvertes ; vraisemblablement les mêmes qu'eux.

Heureusement, pour une fois ce sont les réseaux sociaux qui peuvent me sauver. Si la police parvient à accéder à sa messagerie, non seulement ils ont une chance de découvrir avec qui elle entretenait ces relations ambiguës, mais ils pourront aussi constater quels types de liens j'entretenais avec elle, amicaux mais sans plus. C'est ma planche de salut.

J'ai beau leur rappeler qu'ils n'ont trouvé ni arme, ni trace de poudre, ni mobile, ils s'en tiennent à la garde à vue. Depuis que je leur ai parlé de la conversation à propos d'une certaine cellule russe, je ne suis pourtant plus le seul suspect. Ils semblent prendre cette piste au sérieux, au point d'avoir décidé de me mettre sous protection policière. « On ne sait jamais » ont-ils justifié. Ces « surveillants » sont très discrets mais il m'arrive d'en remarquer un ou leur voiture au coin de la rue. C'est devenu une paranoïa ; je regarde d'un œil suspicieux tous ceux que je croise les rares fois où je suis dans la rue. Combien de temps ce cinéma va-t-il durer ?

Ils ont refusé que je les accompagne lors de la perquisition chez « Florette ». C'est dommage car j'étais curieux d'en apprendre un peu plus à son sujet. Ils me disent qu'ils n'ont rien trouvé d'intéressant chez elle sauf ses deux ordinateurs qu'ils ont emportés

pour les confier au service scientifique, en espérant qu'ils puissent en tirer des enseignements intéressants. C'est extrêmement gênant mais, heureusement, mes échanges avec elle ne peuvent être qu'à mon avantage.

Apparemment, et contrairement à ce qu'elle me racontait, ce n'était pas une dilettante en matière d'informatique ; l'accès à ses messageries, car elle en avait plusieurs, est parfaitement verrouillé par un système ultrasophistiqué. Ils n'ont pas encore réussi à trouver la faille, ce qui ne fait pas mes affaires. Du coup, ils me charcutent pour que je leur dise presque mot à mot ce que la fille m'a raconté à propos de cette soi-disant cellule soviétique. Ils ont du mal à croire qu'elle m'en ait dit si peu mais je n'avais alors aucune raison de m'y intéresser davantage. J'ai beau scruter ma mémoire, je ne vois pas ce que je pourrais leur dire de plus. J'en arrive à me demander comment tout ça va finir.

Cela fait dix jours que je tourne dans ce quartier sans pouvoir m'en éloigner. Et rien ne laisse entrevoir une issue. L'épicerie du coin est mon seul horizon. Heureusement, j'y trouve tout ce dont j'ai besoin dans l'immédiat. C'est l'avantage de ces petits commerces tenus par des magrébins ; toute la famille s'y relaie tous les jours de la semaine et jusqu'à dix heures du soir. Très pratique. Y allant à la même heure ces derniers temps, j'y croise les mêmes personnes. Notamment un vieux monsieur, très bavard, qui a la particularité de se promener avec un appareil photo qui lui pend sur le ventre. En plaisantant, je lui ai fait remarquer qu'il n'y avait pas grand-chose d'intéressant à photographier dans ce quartier. « Détrompez-vous » m'a-t-il répondu « C'est parce que vous ne savez pas regarder. Par exemple, savez-vous qu'il y a un monument historique sur notre place Kléber ? ». Devant mon air dubitatif il poursuit : « J'exagère peut-être en parlant d'un monument ; disons un élément. Le portail du numéro 17 date du dix-huitième siècle. L'immeuble a été refait au siècle dernier mais ce portail a été conservé parce qu'il est typique de son époque. Il s'étend sur deux étages. Dans la partie haute vous avez sans doute vu cette petite fenêtre qui éclaire le premier étage. En bas, il y a ce magnifique portail en bois sculpté ; une sculpture si profonde qu'il change d'apparence selon l'orientation du soleil ; les ombres le font apparaître tantôt sinistre, tantôt plus lumineux ». « Poétique description » fais-je remarquer. Il poursuit : « Comme Claude Monet, qui a fait plusieurs dizaines de tableaux de la cathédrale de Rouen vue à des heures différentes, j'ai photographié ce portail une bonne dizaine de fois. Vous ne me croyez pas ? Si vous venez demain à cette heure je vous les montrerai ». Pas spécialement fan de peinture ni de photographie, par curiosité j'étais fidèle au rendez-vous. Il est arrivé avec un iPad dernier cri – à la page le monsieur ! – et a proposé qu'on s'installe sur le dernier banc public que conserve encore cette place Kleber. Assis côte à côte, il a fait défiler ses photos desquelles, sans doute par manque de connaissances artistiques, je ne voyais pas beaucoup de différences. L'une a cependant attiré mon attention. On y voyait une BMW grise qui m'a fait penser à celle vue le jour du drame. « Elle date de quand celle-ci ? ». « Une bonne quinzaine de jours ». « Plus précisément ? ». « Attendez, je vais pouvoir vous le dire ». En cliquant sur *Détails* il peut me lire : « 20 juin à 18h47 ». C'est peu avant le moment du meurtre. Et en regardant de plus près je vois que le numéro d'immatriculation est bien lisible. « Il me la faut cette photo » dis-je, presque en criant. « Pas de problème. Si vous me donnez votre adresse mail je vous en transmets une copie immédiatement ». Puis avec un sourire complice « Puisque c'est vous, pour une fois je ne demande pas de droits d'auteur ».

Sur ce, je me suis précipité à la maison et j'ai immédiatement appelé le numéro que les flics m'avaient laissé. Sur un ton triomphant j'ai annoncé « J'ai le numéro d'immatriculation de la voiture d'où les coups de feu sont partis ». Merci, mais je n'ai pas reçu l'accueil auquel je m'attendais. Bien sûr, ce n'est pas une pièce à conviction ; bien sûr c'est une voiture de location ; bien sûr elle a été louée sous un faux nom. Mais c'est déjà un début de piste alors que jusque-là on n'avait rien du tout. Par chance, l'employé de la société de location de voitures a une bonne mémoire et prétend se souvenir de tous ceux à qui il a remis des clés. De leur côté, dans les tensions internationales actuelles, les Services Secrets conservent (secrètement ...) les photos des russes qui ont été repérés sur le territoire français ces derniers temps. Un bon filon à exploiter puisque l'enquête semble s'orienter vers l'hypothèse d'une « élimination » due à la malencontreuse découverte de Florette. Même si on me fait remarquer que ce n'est certainement pas le tueur qui aura été lui-même chercher la voiture.

L'employé du loueur de voitures est formel : parmi les photos présentées par les Services Secrets, c'est bien ce Smirkov qui est venu chercher la BMW grise. La piste est donc la bonne. Pas question de l'interpeler immédiatement ; d'abord mettre son téléphone sur écoute et surveiller attentivement où il se rend et qui il fréquente. Ainsi, il se retrouve presque dans la même situation que moi, mais pour des raisons inverses ; lui on le surveille alors que moi, on me protège.

Pas de chance ce Smirkov ! La voiture lui a été volée le soir-même sur le parking de l'immeuble où il passait la soirée avec des amis. Tous des russes bien connus des services de police pour leur appartenance à un groupe de défense de la *Culture russe en exil*, groupe ayant demandé à plusieurs reprises la protection de la police française après avoir été menacés par des activistes antirusse. Avant d'agir, la police avait investigué sur chacun d'eux et les avait considérés inoffensifs, les activités de leur groupe étant reconnues et en partie financées par le ministère russe de la Culture. Ce Smirkov avait porté plainte pour vol dès le lendemain et la voiture avait été retrouvée trois jours plus tard, abandonnée dans une allée du bois de Vincennes. L'affaire repartait pratiquement de zéro.

L'enquête continue de piétiner quand la morgue apporte un élément nouveau : la victime avait caché dans ses sous-vêtements un stylo enregistreur que les policiers n'avaient pas vu. Maintenant que j'en sais un peu plus, je n'en suis pas étonné ; une sacrée roubiarde cette Florette ! Le stylo n'a pas enregistré que la conversation entre elle et moi, mais évidemment aussi celle des autres clients du resto. C'est une sorte de brouhaha mais il semble que quelqu'un s'exprime en russe. Il va maintenant falloir décrypter et traduire ces conversations. Première bonne nouvelle : « On a écouté votre conversation avec la victime. Soyez tranquille ; c'est exactement ce que vous nous aviez dit ». Ouf ! Comprendre ce qui est dit par les autres va demander l'intervention des services scientifiques pour identifier les sons, parfois flous ou mélangés entre eux, pour les transformer en paroles compréhensibles. Peut-on en attendre beaucoup ou n'est-ce qu'une coïncidence ? Je suis assez excité en attendant les résultats qui se font attendre ; pour eux cette affaire n'est pas prioritaire.

Le rétablissement et la traduction des conversations sont arrivés. Seules celles qui semblaient en russe pouvaient être intéressantes mais elles nous laissent sur notre faim. C'est bien du russe mais à part de futiles bavardages, seulement deux phrases s'adressent visiblement à un interlocuteur extérieur. L'une confirme la présence du couple que nous

formions puis, plus tard, l'autre signale notre départ. Mais rien ne permet d'identifier celui qui s'exprime. C'était l'heure de l'apéritif et à l'approche du dîner, il y avait trop de monde dans ce resto pour que j'aie pu retenir des visages. Reste l'espoir que les services téléphoniques réussissent à identifier quelles sont les lignes et les numéros qui ont été sollicités à cet endroit et à cette heure précise.

Il y a trop peu d'éléments probants pour que le procureur autorise la saisie des échanges téléphoniques. Donc pas moyen par cette voie de savoir qui a été informé de nos faits et gestes. Lionel Sabato, l'inspecteur qui suit cette affaire depuis le début, est dépité. « C'est quand même des nuls ! Qu'est-ce que ça leur coûtait de laisser faire cette recherche. Ça fait trois semaines que plus rien n'avance. Nous voilà revenus au point de départ ». Ces derniers jours il n'est pas à prendre avec des pincettes. Il est retourné plusieurs fois dans le resto, sans rien découvrir de plus. Il était pourtant convaincu qu'en découvrant qui avait été informé de nos mouvements on tenait tout de suite des coupables. Il ne cesse de se plaindre que rien n'avance. Peut-être pour le taquiner, son collègue Marchal lui aurait dit « Te voilà donc au chômage ». Un peu vexé il a répondu « On peut le voir comme ça ». « Et en le voyant comme ça, est-ce que je peux penser que tu aurais du temps pour m'aider ? » ? Interloqué, il finit par dire « Bon. C'est quoi ton affaire ? ». « Oh ! Pas aussi glorieux que le tien. Même pas de mort. Une vague histoire de meurs ». L'inspecteur Marchal est un rustre gaillard à la barbe de trois jours qui contraste avec l'élégance recherchée de Lionel Sabato dont on devine les origines italiennes. Il explique : « C'est l'histoire de deux jeunes étudiantes de l'institut Arago de théologie qui ont reçu de grosses sommes d'argent de la part de, tiens-toi bien, pas moins que le directeur littéraire du journal « La Croix ». De là à penser qu'il s'agit de faire taire des victimes d'agressions sexuelles, il n'y a qu'un pas que la presse se régalerait de franchir. Tu imagines : le directeur d'un journal catholique soupçonné de viol ! Bien plus croustillant que tes russes ! » - « Tu es sûr de ça ? » - « Ce que j'en sais c'est parce qu'une source anonyme m'a fait parvenir les extraits de compte des uns et des autres » - « Selon toi, c'est qui cette source ? Des proches des filles ? Des proches du directeur ? Un groupe de féministes ? » - « Anonyme, je te dis. L'urgence est donc la découvrir avant que ça tombe dans les mains de la presse. Et depuis trois semaines plus aucun indice. Comme pour toi, le Procureur refuse d'autoriser les écoutes téléphoniques ». « Et en quoi puis-je t'aider là-dedans ? » - « On va y réfléchir ensemble. A deux c'est toujours mieux ».

Quand Sabato m'a raconté cette histoire, je lui ai fait remarquer la coïncidence de dates de cette affaire avec la nôtre. « Et si la « source anonyme » n'était autre que nôtre « Florette » ? ». Sabato a failli s'étouffer : « Vous lisez trop de romans policiers mon ami ». C'est vrai qu'il n'y a que les dates comme point commun. Il m'a quand même semblé que l'idée l'avait fait réfléchir. Après en avoir parlé avec son collègue, ils ont envisagé une tentative : que celui-ci essaie de se procurer discrètement des objets appartenant au directeur du journal pour voir si, par hasard, on y trouverait une trace d'ADN qui correspondrait à l'une de celles relevées dans la BMW d'où sont partis les coups de feu. Ne serait-ce que pour éliminer d'emblée cette hypothèse.

Bingo ! Il y a effectivement des traces qui correspondent. Etrange coïncidence alors qu'on ne voit aucun lien possible entre les deux affaires. Curieux mais sans s'emballer, nos deux inspecteurs ont eu envie de savoir d'où venait cette coïncidence. Bien que ce directeur ait toujours refusé d'en parler en considérant cette histoire comme

farfelue, l'inspecteur Marchal décide quand même de lui demander s'il aurait par hasard pris récemment une voiture BMW en location.

Quand il a demandé les raisons de cette question et qu'on lui a parlé des analyses ADN, le directeur a commencé par s'embrouillé mais ça n'a pas été long avant qu'il se mette à table. Oui, c'est bien lui, et lui seul, qui a tiré sur « Florette ». C'est vrai qu'il a essayé de faire taire les deux gamines qui menaçaient de l'accuser de viol. C'est vrai que quelqu'un a aussi essayé de le faire chanter sous la menace de révélations à la presse. C'est vrai qu'il a failli en devenir fou. C'est vrai qu'il a payé un détective pour découvrir qu'il était menacé par une certaine « Florette ». C'est vrai qu'il a voulu à tout prix se débarrasser d'elle avant qu'elle mette sa menace à exécution. C'est vrai que dans l'empirement il a volé au hasard une BMW sur un parking. C'est vrai qu'il l'a utilisée pour suivre les déplacements de celle qui devait disparaître et qu'une fois son geste accompli, il a abandonné la voiture dans le bois de Vincennes. C'est vrai que depuis il ne dort plus et qu'il est presque soulagé d'être passé aux aveux. L'inspecteur Marchal a retrouvé l'arme négligemment rangée dans un tiroir de son bureau. Il n'a opposé aucune résistance aux flics venus le chercher. On était loin du grand banditisme.

Il est quand même rare que deux affaires aussi différentes se télescopent à ce point. Se méfie-t-on assez des risques que représente l'usage d'Internet et de ses dérivés ? Faut-il plaindre cette Florette qui a poussé trop loin son petit jeu de dénonciations ? Si son assassinat semble résolu, les menaces d'un groupuscule soviétique sont toujours à l'ordre du jour. Etant donné qu'on m'a vu avec elle, faute de savoir ce qu'elle a pu me dire, je fais logiquement toujours partie de leurs cibles. Loin d'être levée, la protection policière dont j'ai l'honneur de bénéficier a même été renforcée. Il y a un gendarme, plus ou moins assoupi, qui jour et nuit, monte la garde au pied de mon immeuble. Mes voisins, ne sachant si on me protège ou si on me surveille, n'ose plus m'adresser la parole. Tout ça pour avoir eu l'idée romantique de passer trois quarts d'heure avec une jolie blonde contactée par Internet. Vivrais-je assez pour en écrire la suite ? Si les russes ne m'attrapent pas avant qu'on les attrape.

JEAN-CLAUDE COLLOVALD

====O====

